

» de là, lui demander pourquoi il ne
 » m'arrêtait pas; celui-ci répondit que
 » je ne faisais aucun mal. Je gagnai mon
 » gîte à pas redoublés, frémissant sur le
 » danger que je venais de courir: j'étais
 » en contravention formelle vis-à-vis de
 » la police; mon émigration, mon nom,
 » mes habitudes, mes opinions, me
 » classaient parmi les mécontents; tous
 » les renseignemens qu'on eût pris
 » m'eussent été défavorables, je n'aurais
 » pu me réclamer de personne; on eût
 » trouvé dans ma poche, et c'est ce qui
 » me frappait davantage, cinq guinées:
 » bien que je fusse en France depuis
 » plus de deux ans, c'était les dernières
 » que m'avait valu mon travail, je les
 » portais toujours, je les ai ici, leur vue
 » était pour moi une espèce de bonheur,
 » elles me rappelaient un temps pénible
 » qui n'était plus. Or, que ne pouvait-il,
 » que ne devait-il pas arriver par le con-
 » cours de toutes ces circonstances?
 » J'aurais eu beau nier, affirmer; per-
 » sonne ne m'eût cru; j'eusse beaucoup
 » souffert sans doute, et pourtant je
 » n'étais nullement coupable. Voilà ce-
 » pendant la justice des hommes! Toute-

» fois, je ne me mis pas plus en règle
 » vis-à-vis de la police, et il ne m'arriva
 » jamais rien.

» Lorsque je fus présenté à la Cour
 » de Votre Majesté, les émigrés qui
 » étaient dans le même cas que moi,
 » firent lever leur surveillance qui était
 » de dix ans; moi, je me promis bien
 » de laisser finir la mienne de sa belle
 » mort. Invité, au nom de Votre Majesté,
 » à une fête qu'elle donnait à Fontaine-
 » bleau, je trouvai plaisant d'aller à la
 » police demander un passeport. On
 » convint qu'il m'était régulièrement
 » nécessaire; mais on me le refusa, pour
 » ne pas rendre, dit-on, l'administration
 » ridicule. Plus tard, devenu Chambel-
 » lan de Votre Majesté, j'eus à faire un
 » voyage privé; et pour cette fois, ils
 » m'affranchirent pour toujours et en
 » riant de toute formalité future.

» Au retour de Votre Majesté, en
 » 1815, voulant rendre service à quel-
 » ques émigrés qui étaient revenus avec
 » le Roi, j'allai pour eux à la police.
 » J'étais un conseiller d'Etat, tous les
 » registres me furent ouverts. Après
 » l'article de mes amis, je fus curieux
 » de connaître le mien; j'appris que j'y

» étais noté comme grand courtisan de
 » M. le Comte d'Artois, à Londres. Je
 » ne pus m'empêcher de réfléchir sur
 » ce que pouvaient amener la différence
 » des temps et la bizarrerie des révolu-
 » tions. Du reste, ma note était tout à
 » fait inexacte; j'allais bien, il est vrai,
 » chez M. le Comte d'Artois; mais de
 » mois en mois tout au plus peut-être;
 » pour en être courtisan, avec la meil-
 » leure volonté, je ne l'aurais pas pu;
 » j'avais à pourvoir à ma subsistance de
 » chaque jour; j'avais la fierté de vouloir
 » vivre de mes occupations, le temps
 » m'était précieux. » J'amusais beaucoup
 l'Empereur par mon récit, et je trouvais
 un grand charme à le lui faire.

Aujourd'hui, la frégate la Doris a fait voile pour l'Europe.

Jeudi 28.

La famille de Briars est venue dans l'espoir de voir l'Empereur; mais il s'est trouvé incommodé de nouveau. Sa santé s'altère; cet endroit lui est visiblement contraire. Il m'a fait appeler à trois heures; il avait eu un léger accès de fièvre, il se trouvait mieux. Il m'a beaucoup parlé de ses dispositions

domestiques intérieures, qui parfois laissaient venir jusqu'à lui quelques tracasseries. Ensuite il a fait sa toilette pour essayer de se promener. Je l'ai décidé à remettre son gilet de flanelle, que, dans ce lieu de température humide et inconstante, il avait imprudemment mis de côté.

Nous sommes allé nous promener au jardin; la conversation continuant toujours sur le même sujet que ci-dessus. L'Empereur marchant à l'aventure, a gagné les arbres à gomme qui prolongent le parc, causant de notre situation locale, de nos rapports avec les autorités, formant des conjectures sur les événemens politiques de l'Europe, etc. La pluie est venue nous surprendre, et nous a forcés à nous abriter sous un arbre. Le Grand-Maréchal et M. de Montholon sont venus nous joindre. Au retour l'Empereur m'a dit de le suivre, et s'est mis à jouer au piquet dans le salon avec M^{me} de Montholon. Il faisait fort humide, l'Empereur a désiré du feu; à peine allumé, la fumée nous a chassés, il a fallu nous réfugier dans la chambre même de l'Empereur, où la partie a continué. Bientôt il n'a

plus fait que tenir les cartes; sa conversation était venue tout à fait des plus intéressantes: il nous racontait des anecdotes de son plus petit intérieur, confirmant, redressant ou détruisant celles que M^{me} de Montholon ou moi lui disions avoir circulé dans le monde; rien n'était plus piquant, c'était une conversation toute confidentielle; aussi fût-ce un vrai chagrin pour nous d'entendre annoncer à l'Empereur qu'il était servi.

Vendredi 29.

Excursion difficile. — Premier essai de notre vallée. — Marais perfide. — Momens caractéristiques. — Anglais désabusés. — Poison de Mithridate.

Il est un endroit de notre enclos d'où l'on voit au loin la partie de la mer où apparaissent les vaisseaux qui arrivent; là est un arbre au pied duquel on peut la considérer à son aise. J'étais dans l'habitude, depuis quelques jours, d'y aller dans mes momens d'oisiveté pour voir arriver, me disais-je, le vaisseau qui doit terminer notre exil: Le célèbre Munich est demeuré vingt ans au fond de la Sibérie, buvant chaque jour à son

retour à Saint-Pétersbourg, avant de voir arriver cet instant désiré. J'aurai son courage; mais j'espère n'avoir pas besoin de sa patience.

Depuis quelques jours des bâtimens se succédaient; de très-bon matin on en avait aperçu trois, dont j'en jugeai deux bâtimens de guerre. En revenant on me dit que l'Empereur était déjà levé; j'allai le trouver dans le jardin pour lui faire part de ma découverte. Il voulut déjeuner sous un arbre, et me retint. Après le déjeuner il me dit de le suivre à cheval. Nous prolongeâmes, en dehors de Longwood, tous les arbres à gomme, et essayâmes, à l'extrémité, de descendre dans une vallée très-rapide et profondément sillonnée: c'étaient des sables, des cailloux presque mouvans, parsemés de ronces marines; nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'Empereur ordonna au général Gourgaud de prendre par un autre côté avec les chevaux et les deux piqueurs qui formaient notre suite; il s'obstina à continuer, de sa personne, au milieu des difficultés où nous nous trouvions. Je lui donnais le bras; nous descendions et regrimpions avec peine tous les

ravins; il regretta la légèreté de sa jeunesse; me reprochait d'être plus leste que lui: il y trouvait plus de différence que le peu d'âge qui nous sépare. C'est, disais-je, que je rajeunissais pour le servir. Chemin faisant il observait que ceux qui pourraient nous considérer en ce moment reconnaîtraient sans peine l'inquiétude et l'impatience françaises. « Au fait, disait-il, » il n'y a que des Français auxquels il » puisse venir dans l'idée de faire ce » que nous faisons en cet instant. » Nous arrivâmes enfin tout haletans au bas de la vallée *. Ce que nous avons pris de loin pour un chemin tracé n'était qu'un petit ruisseau d'un pied et demi de large; nous voulûmes le traverser en attendant nos chevaux; mais les bords de ce petit ruisseau étaient perfides, ils semblaient d'une terre sèche qui nous supporta d'abord; mais bientôt nous nous sentîmes enfoncer subitement, comme si nous eussions été sur de la glace qui se fût brisée; nous étions menacés de disparaître. J'en avais déjà presque au-dessus du genou quand un

* Voyez la carte géographique.

effort m'en a fait sortir; je me suis retourné pour donner la main à l'Empereur, il était enfoncé des deux jambes, ses mains à terre, s'efforçant de se dégager. Ce n'est pas sans peine ni sans boue que nous avons retrouvé la terre ferme; moi ne pouvant m'empêcher de m'écrier: *Marais d'Arcole! Marais d'Arcole!* Nous les avons travaillés quelques jours auparavant; Napoléon avait failli y demeurer. Pour lui il répétait en considérant ses vêtemens: « Mon » cher, voici une sale aventure. » Et puis il disait: « Si nous avions disparu ici, » qu'eût-on dit en Europe? Les caffards » prouveraient sans nul doute que nous » avons été engloutis pour tous nos » crimes. »

Les chevaux nous ayant enfin rejoints, nous avons continué, forçant des haies, escaladant des murs, et avons remonté à grande peine toute la vallée qui sépare Longwood du pic de Diane. Nous sommes rentrés par le côté de M^{me} Bertrand; il était trois heures. On est venu nous dire que les bâtimens aperçus ce matin étaient un brick et un transport venus d'Angleterre, et un Américain.

Sur les sept heures l'Empereur m'a fait demander; il était avec le Grand-Maréchal, qui lui lisait les papiers-nouvelles depuis le neuf jusqu'au seize octobre; cela ne finissait pas; il était neuf heures. L'Empereur, étonné qu'il fût si tard, s'est levé brusquement, et impatienté qu'on ne lui donnât pas son dîner, a marché droit à la table, se plaignant qu'on l'eût fait attendre. On a eu la gaucherie de lui donner une raison fort ridicule; cette inconvenance domestique l'a vivement choqué, puis il s'est choqué intérieurement encore de s'être montré si choqué; aussi le dîner a-t-il été sombre et silencieux.

Revenu dans le salon pour le dessert, l'Empereur a cependant pris la parole sur les nouvelles que nous avaient apportées les gazettes: les conditions de la paix, les forteresses livrées aux étrangers, la fermentation des grandes villes. Il a traité ces sujets en maître; mais il s'est retiré de bonne heure, l'instant qui avait précédé le dîner lui demeurait visiblement sur le cœur.

Peu de temps après il m'a fait demander, voulant continuer les papiers. Comme je me mettais en devoir de lire,

il s'est rappelé l'état de mes yeux, et ne l'a plus voulu. J'insistai, disant que je parcourais vite, et que ce ne serait pas long; mais il les a éloignés lui-même, ajoutant: « La nature ne se commande pas; je vous le défends; j'attendrai demain. » Il s'est mis à marcher, et bientôt ce qu'il avait dans le cœur en est sorti. Qu'il me semblait aimable dans ses reproches et ses plaintes! Qu'il était homme et bon; car ce qu'il disait était juste et vrai! Mais c'étaient de ces moments précieux où la nature, prise sur le fait, montre à nu le fond du cœur et du caractère. Et je me disais en le quittant, ce que j'ai d'ailleurs si souvent l'occasion de me redire: Bon Dieu, que l'Empereur a été mal connu dans le monde!

Au demeurant, on lui rend déjà ici plus de justice. Ces Anglais si acharnés, si excusables d'ailleurs par les fausses peintures dont on les a si constamment nourris, commencent à prendre une idée plus juste de son caractère; ils avouent qu'ils sont étrangement détrompés chaque jour, et que Napoléon est bien différent de ce Bonaparte que les intérêts politiques et le mensonge leur avaient tracé sous des aspects si odieux.

Tous ceux qui ont pu le voir, l'entendre et avoir à faire à lui, n'ont plus qu'une voix là-dessus; il est échappé plus d'une fois à l'Amiral, au travers de nos querelles avec lui, de se récrier que l'Empereur était sans contredit le meilleur naturel de toute la bande, le plus raisonnable, le plus juste, le plus facile; et il disait vrai.

Une autre fois, un honnête Anglais, que nous voyions souvent, confessait à Napoléon, dans toute l'humilité de son âme, et en forme d'expiation, qu'il avait à se reprocher et qu'il était honteux d'avouer qu'il avait cru fermement toutes les abominations débitées sur son compte: ses étranglemens, ses massacres, ses fureurs, ses brutalités; enfin jusqu'aux difformités de sa personne et aux traits hideux de sa figure. «Après tout, ajoutait-il candidement, comment ne l'aurais-je pas cru? Tous nos livres en étaient pleins, c'était dans toutes nos bouches; pas une voix ne s'élevait pour le contredire. — Eh bien! dit Napoléon en souriant, c'est à vos ministres pour tant que j'ai l'obligation de toutes ces gentilleses: ils ont inondé l'Europe de pamphlets et de libelles contre moi.

» Peut-être auraient-ils à dire pour excuse
 » qu'ils ne faisaient que répondre à ce
 » qu'ils recevaient de France même; et
 » ici, il faut être juste, ceux d'entre nous
 » qu'on a vu danser sur les ruines de leur
 » patrie, ne s'en faisaient pas faute, et
 » les tenaient abondamment pourvus.

» Quoi qu'il en soit, on me tourmenta
 » souvent, au temps de ma puissance,
 » pour que je fisse contrebattre ces me-
 » nées; je m'y refusai toujours. A quoi
 » m'eût servi qu'on m'eût défendu? On
 » eût dit que j'avais payé, et cela ne
 » m'eût que discrédité un peu davantage.
 » Une victoire, un monument de plus;
 » voilà la meilleure, la véritable réponse,
 » disais-je constamment. Le mensonge
 » passe, la vérité reste. Les gens sages,
 » la postérité surtout, ne jugent que sur
 » des faits. Aussi qu'est-il arrivé? Déjà
 » le nuage se dissipe, la lumière perce,
 » je gagne tous les jours; bientôt il n'y
 » aura rien de piquant en Europe que
 » de me rendre justice. Ceux qui m'ont
 » succédé tiennent les archives de mon
 » administration, les archives de la po-
 » lice, les greffes des tribunaux; ils ont
 » à leur disposition, à leur solde, ceux
 » qui eussent été les exécuteurs, les

» complices de mes atrocités et de mes
 » crimes; eh bien! qu'ont-ils publié?
 » qu'ont-ils fait connaître?

» Aussi la première fureur passée, les
 » gens d'esprit et de jugement me revien-
 » dront; je ne conserverai pour ennemis
 » que des sots ou des méchans. Je puis
 » demeurer tranquille, je n'ai qu'à laisser
 » faire, et la suite des événemens, les
 » débats des partis opposés, leurs pro-
 » ductions adverses, feront luire chaque
 » jour les matériaux les plus sûrs, les
 » plus glorieux de mon histoire. Et à quoi
 » ont abouti, après tout, les immenses
 » sommes dépensées en libelles contre
 » moi? Bientôt il n'y en aura plus de
 » traces; tandis que mes monumens et
 » mes institutions me recommanderont
 » à la postérité la plus reculée.

» Aujourd'hui, du reste, on ne saurait
 » plus recommencer ces torts envers moi;
 » la calomnie a épuisé tous ses venins sur
 » ma personne; elle ne saurait plus me
 » heurter; elle n'est plus pour moi que
 » *le poison de Mithridate.* »

Samedi 30.

L'Empereur laboure un sillon. — Denier de la veuve. — Entrevue avec l'Amiral. — Nouveaux arrangemens. — Le Polonais Piontkowsky.

L'Empereur m'avait fait appeler avant huit heures. Pendant qu'il faisait sa toilette, je lui ai achevé les papiers commencés la veille. Une fois habillé, il est sorti, a marché vers les écuries, a demandé son cheval et est parti seul avec moi, tandis qu'on préparait encore ceux de la suite. Nous nous sommes promenés à l'aventure; arrivés dans un champ qu'on labourait, l'Empereur est descendu de son cheval, dont je me suis emparé, a saisi la charrue, au grand étonnement de celui qui la conduisait, et a tracé lui-même un sillon d'une longue étendue; le tout avec une rapidité singulière et sans autres paroles entre nous que de me dire en quittant, de donner un napoléon. Remonté à cheval il a continué sans intention dans le voisinage. Les piqueurs ont rejoint successivement.

Au retour, l'Empereur a voulu déjeuner sous un arbre dans le jardin, et nous a retenus. Il nous avait dit durant

sa course qu'il venait de nous faire un petit cadeau, bien léger à la vérité, observait-il, mais tout se mesure aux circonstances, et, dans celle-ci, c'était pour lui, disait-il, *le denier de la veuve*. C'était un traitement mensuel qu'il venait d'arrêter pour chacun de nous. Or, ce traitement devait être prélevé sur une somme assez peu forte que nous avions dérobée à la vigilance anglaise, et cette somme demeurait ici l'unique et seule ressource de Napoléon. On sent combien elle devenait précieuse; aussi j'ai employé le premier instant où je me suis trouvé seul avec lui, pour lui exprimer ma pensée à cet égard, et ma résolution personnelle de ne pas profiter de son bienfait. Il en a beaucoup ri, et comme j'insistais toujours. « Eh bien! » m'a-t-il dit en me saisissant l'oreille, « si vous n'en avez pas besoin, gardez-le moi, je saurai où le retrouver quand il me le faudra. »

Après son déjeûner, l'Empereur est rentré dans son intérieur, et je l'ai suivi pour finir les papiers-nouvelles. Il y avait long-temps que je lisais; M. de Montholon a fait demander à être introduit; il venait de causer longuement

avec l'Amiral, qui désirait beaucoup voir l'Empereur. L'Empereur a interrompu ma traduction, s'est promené quelque temps comme s'il eût hésité; puis, prenant son chapeau, il a gagné le salon pour y recevoir l'Amiral. J'en ai eu une vive joie; s'il était possible que notre état d'hostilité cessât, j'étais sûr que deux minutes de lui aplaniraient plus de difficultés que deux journées entières d'aucun de nous. En effet, j'ai compris que ses argumens, sa logique, sa bonhomie avaient tout entraîné. On m'a assuré que l'Amiral était sorti enchanté. Pour l'Empereur, il était fort content; il est loin de haïr l'Amiral, il a même peut-être un faible pour lui. « Vous pouvez être un très-habile homme de mer, » doit-il lui avoir dit; mais vous n'entendez rien à notre situation. Nous ne vous demandons rien; nous pouvons nous nourrir à l'écart de nos peines et de nos privations, nous suffire à nous-mêmes; mais notre estime vaut bien qu'on s'en mette en peine. » L'Amiral s'est rejeté sur ses instructions. « Mais ne sait-on pas, » répliquait l'Empereur, « l'espace immense qui existe entre la

» dictée des instructions et leur exécution? Tel les ordonne de loin, qui s'y opposerait lui-même s'il devait les voir exécuter. Qui ne sait encore, continuait-il, qu'au moindre différend, à la moindre contrariété, au premier cri de l'opinion, les ministres désavouent des instructions, ou blâment vivement de ne les avoir pas mieux interprétées. »

L'Amiral a été à merveille; l'Empereur n'a eu qu'à se louer de lui; toutes les aspérités se sont émoussées, on s'est entendu sur tout. Ainsi il a été convenu que l'Empereur pourrait aller désormais dans l'île; que l'officier, que les instructions attachaient à sa personne, n'exercerait qu'une surveillance lointaine, qui ne pourrait blesser les regards de l'Empereur; que les visitans arriveraient à l'Empereur, non par la permission de l'Amiral, qui était le surveillant de Longwood, mais par celle du Grand-Maréchal, qui en faisait les honneurs.

Ce jour notre petite colonie s'est accrue d'un Polonais, le capitaine Piontkowsky, Il était du nombre de ceux que nous avions laissés à Plymouth. Son dévouement pour l'Empereur, sa douleur d'en

(Déc. 1815) DE SAINTE-HÉLÈNE. 143
être séparé, avaient vaincu les Anglais et leur avaient arraché la permission de venir le rejoindre.

Dimanche 31.

Sous-gouverneur Skelton.

Le sous-gouverneur, colonel Skelton et sa femme, qui s'étaient toujours montrés fort prévenans pour nous, sont venus présenter leurs hommages à l'Empereur, qui, après une bonne heure de conversation, dont j'étais l'interprète, m'a fait traduire au colonel Skelton l'invitation de le suivre dans sa promenade à cheval; le colonel a accepté avec joie. Nous nous sommes mis en route et avons parcouru la vallée qui nous sépare du pic de Diane, au grand étonnement du colonel, pour qui cette course était tout à fait nouvelle; il la trouvait fatigante, et même en certains endroits n'hésitait pas à la prononcer dangereuse. L'Empereur l'a retenu à dîner ainsi que sa femme, et s'est montré fort aimable pour eux.

Lundi 1^{er} Janvier 1816 au Mercredi 3.

Premier de l'an. — Fusils de chasse, etc. —
Famille du gouverneur Wilks.

Le premier jour de l'an, nous nous sommes tous réunis vers les dix heures du matin pour présenter nos hommages à l'Empereur, au sujet de la nouvelle année; il nous a reçus quelques instans après; nous avons bien plutôt à lui offrir des vœux que des félicitations. L'Empereur a voulu que nous déjeûnassions et passassions tout ce jour ensemble en véritable famille, a-t-il dit, et il s'est arrêté sur notre situation ici. « Vous ne composez plus qu'une poignée au bout du monde observait-il, et votre consolation doit être au moins de vous y aimer. » Nous l'avons tous accompagné dans le jardin, où il a été se promener pendant qu'on préparait le déjeûner. En cet instant on lui a apporté ses fusils de chasse, qui avaient été jusque là retenus par l'Amiral. Cet envoi n'était, du reste, de la part de l'Amiral, qu'un procédé qui témoignait ses dispositions nouvelles; ces fusils ne pouvaient être d'aucun autre agrément pour l'Empereur, la nature du terrain et le défaut

de gibier ne lui permettant aucune illusion sur le divertissement de la chasse: il ne se trouvait, parmi nos arbres à gomme, que des tourterelles que quelques coups de fusil de la part du général Gourgaud et de mon fils eurent bientôt détruites ou forcées à l'émigration.

Mais il était dit que les meilleures intentions de l'Amiral, les plus bienveillantes, porteraient toujours quelques restrictions, quelques teintes de caprice propre à en détruire l'effet: avec les deux ou trois fusils de l'Empereur, il s'en trouvait deux ou trois autres à nous; ils nous furent délivrés, mais avec la condition qu'ils seraient remis chaque soir dans la tente de l'officier de garde. On s'imagine bien qu'une pareille sujétion fit remercier sans hésitation l'offre d'une telle faveur, et ces fusils ne nous restèrent sans condition qu'après quelques pourparlers. Cependant, qui étions nous? quelques malheureux isolés du reste de l'univers, entourés de sentinelles, gardés par tout un camp! Et de quoi s'agissait-il? de deux fusils de chasse. Je cite cette circonstance: elle est bien petite en elle-même; mais elle est caractéristique, et peindra mieux

que beaucoup d'autres choses la vérité de notre situation et la nature de nos peines.

Le trois, j'ai été déjeuner chez madame Bertrand avec laquelle je devais aller dîner chez le Gouverneur. La distance de Plantation-House, sa demeure, demande une heure et demie de voyage avec six bœufs; un attelage de chevaux serait dangereux. On traverse ou on tourne cinq ou six gorges bordées de précipices de plusieurs centaines de pieds de profondeur*; on ôte quatre bœufs aux descentes trop rapides, et on les remet aux montées. Nous nous sommes arrêtés aux trois quarts de la route pour visiter une vieille bonnedame de quatre-vingt-trois ans, qui avait fait beaucoup de prévenances aux enfans de M^{me} Bertrand. Sa demeure était agréable; il y avait seize ans qu'elle n'en était sortie, lorsque apprenant l'arrivée de l'Empereur, elle se mit en route pour la ville, disant que dût-il lui en coûter la vie, elle serait heureuse si elle parvenait à l'apercevoir; elle avait eu le bonheur de réussir.

Plantation-House est le lieu le mieux

* Voyez la carte géographique.

situé et le plus agréable de l'île; le château, le jardin et les dépendances rappellent les demeures, dans nos provinces, des familles de vingt-cinq à trente mille livres de rente. Cet endroit est bien soigné et tenu avec goût: enfermé dans l'enceinte de Plantation-House, on pourrait se croire en Europe, et ne pas soupçonner les lieux de désolation qui composent la plus grande partie du reste de l'île. Le maître de la maison en ce moment, le colonel Wilks, le gouverneur pour la Compagnie que l'Amiral était venu déplacer, est un homme du meilleur ton, fort agréable; sa femme est bonne et aimable; sa fille charmante.

Le gouverneur avait réuni une trentaine de personnes; les manières, les expressions, les formes, tout y était européen. Nous y avons passé quelques heures qui ont été les seules d'oubli et de distraction que j'aie éprouvées depuis notre sortie de France. Le colonel Wilks me montrait une partialité et une bienveillance toutes particulières; nous en étions aux complimens et à la sympathie de deux auteurs qui s'encensent réciproquement. Nous avons fait échange de nos productions: il comblait M. Le Sage de choses flatteuses, et celles que